

SUGER, ABBE DE SAINT-DENIS

ORIGINE, ENFANCE ET FORMATION

Evoquer le nom de Suger nous fait entrer dans un siècle, le XIIe siècle, qui fut celui d'un renouveau, d'un dynamisme et d'un bouillonnement considérables en tous domaines : **une créativité qui fit basculer l'Europe dans un monde annonciateur de ce que l'on appellera « la Renaissance du XIIe »**. Il est de tradition, chez certains historiens, de définir la société de ces époques en trois ordres nettement séparés : ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui travaillent.

Or notre personnage, Suger de Saint-Denis, fut simultanément moine, puis abbé, constructeur, homme de guerre, conseiller du roi, enfin régent de France, réunissant en lui seul les trois ordres Suger naquit en 1081, à 18 km de Roissy, dans l'actuel Val-d'Oise, à Chennevières-lès-Louvres ; issu d'une famille de petites chevaliers qui fréquentait, déjà auparavant, l'abbaye de Saint-Denis où elle jouait un rôle important, contrairement à ce qu'évoquera l'abbé lui-même sur l'humilité de ses origines - « les insuffisances, tant de notre naissance que de notre savoir », et son biographe : « les jaloux objectent à cet homme illustre l'humilité de ses origines, aveugles et imbéciles, ils ne réalisent pas que ce qui fait son plus grand mérite est d'avoir rendu nobles les siens plutôt que d'être né de parents nobles ». Suger avait deux frères, Raoul et Pierre, et il aura aussi plusieurs neveux, Guillaume, Girard et Simon, qui feront carrière dans l'Eglise.

Probablement orphelin de mère, l'enfant fut offert à l'abbaye par son père, Hélinand, comme oblat, en 1091, donc à l'âge de dix ans. Il s'y attachera et lui portera une affection quasi-filiale, qu'il exprimera très souvent dans ses écrits : « rien ne m'était plus cher que de rechercher l'honneur de l'église- mère, qui m'avait nourri, enfant, d'une affection maternelle, qui m'avait soutenu dans ma jeunesse malheureuse », car il fera souvent allusion à l'inconduite de ses jeunes années. Suger fut donc offert à l'abbaye comme oblat devant le grand-autel qui avait été orné par l'empereur Charles le Chauve (875-877), et qu'il enrichira de panneaux d'or. **A l'école de l'abbaye -l'Estrée- toute proche, il fit la connaissance du jeune prince Louis, fils aîné du roi Philippe 1er, le futur Louis VI : une amitié qui, plus tard devenue intime, aura des conséquences déterminantes sur la politique du royaume**. Dès son adolescence, Suger s'attacha à servir et exalter son abbaye et à défendre ses intérêts. L'abbé Adam avait dès lors remarqué les qualités intellectuelles de ce moine. Il passait en effet ses heures libres à étudier les livres de la bibliothèque et les chartes des archives de l'abbaye : livres ayant appartenu à des souverains, psautier de la reine Hildegarde, épouse de Charlemagne, bible de Charles le Chauve, « le troisième empereur » que Suger chérissait.

SUGER, MOINE ET AMBASSADEUR DE SON ABBAYE

Le prince Louis quitta l'école pour se former à son futur métier de roi. Suger, après avoir achevé ses études -sans doute à Marmoutier- et avoir rencontré plusieurs fois Louis à la cour du roi Philippe, alors âgé de 25 ans, participa, au nom de son abbaye, au concile de Poitiers (1106). **Aux dires de son biographe, il excellait dans les études libérales (rhétorique, dialectique), l'écriture sainte, la poésie latine, antique et patristique, grâce à une mémoire indéfectible**, et possédait pleinement l'Office monastique qu'il chantait avec ses frères ; il avait une parfaite connaissance de l'histoire des rois, souvent écrite par des abbés, ses prédécesseurs, racontant que saint Denis était bien l'aréopagite converti par saint Paul, que Charlemagne avait libéré Jérusalem et rapporta des reliques de la Passion, que Charles le Chauve offrit à l'abbaye les insignes impériaux.

Mais l'ouvrage principal était un manuscrit qui fut offert par l'empereur de Constantinople, Michel le Bègue, à Louis le Pieux, fils de Charlemagne, écrit en grec, traduit ensuite en latin : **œuvre mystique d'auteur inconnu du V^e-VI^e siècle, que l'on assimila à la fois à l'évêque de Paris décapité à Montmartre et à l'évêque d'Athènes : traité de théologie mystique de la lumière, qui inspirera profondément Suger dans toute son œuvre**. Quant aux archives, parchemins de très grande ancienneté, il les étudia avec la plus grande attention : « tandis qu'à l'âge studieux de mon adolescence je compulsais les anciennes chartes de possession conservées dans le dépôt des archives...et que j'étudiais les registres d'immunité, en raison des manœuvres malhonnêtes de nombreux fraudeurs... pour récupérer tous les biens que

l'abbaye avait délaissés ou perdus en raison de l'incurie des abbés prédécesseurs ... » (dont le très riche prieuré d'Argenteuil que l'abbé récupérera en 1129).

Or, dès sa jeunesse, Suger avait le projet de reconstruire l'église en raison de son étroitesse : c'est ici l'idée maîtresse qui conditionnera toute son œuvre architecturale : « **cela, je l'entendais raconter lorsque, enfant parmi mes frères, je recevais à l'école mon instruction ; étant jeune, je m'en affligeais de l'extérieur ; parvenu à l'âge mûr je désirais ardemment y porter remède.** Mais quand il plut à Celui qui me choisit dès le sein de ma mère...de placer ma petitesse...à la tête de cette église... nous nous sommes proposé, de tout notre cœur d'œuvrer rapidement à l'agrandissement de ce lieu.

Après le concile de Poitiers, Suger rencontra, à Saint-Benoit-sur-Loire (Fleury, 9 mars 1107) le pape Pascal II reçu par la famille royale ; puis, à La Charité-sur-Loire, il participa à un grand rassemblement au cours duquel il eut à défendre, contre l'évêque de Paris, Galon, les privilèges de son abbaye. A cette occasion il fit preuve (souligne une chronique contemporaine) de ses talents d'orateur : « il s'y fit remarquer par son éloquence, qualifié de brillant plaideur de causes », et par son pouvoir de conviction. Ensuite Suger nous raconte comment le pape fut accueilli à Saint-Denis : « le pape entra dans l'église comme il l'eût fait à sa propre résidence de Saint-Pierre, demandant surtout aide et protection au roi de France ». **On voit ici apparaître deux fondements de la pensée politique de Suger : l'abbaye de Saint-Denis est, en France, le représentant du siège de Saint-Pierre, et le roi doit être le protecteur de l'Eglise.** D'autre part, dès 1107 Suger put faire connaissance du monde germanique lors d'une rencontre à Châlons (3 mai) avec l'archevêque de Trèves, Bruno, l'évêque d'Alberstadt, Renard, l'évêque de Munster, Burchard, et le duc de Bavière, Welf « homme corpulent, d'une prodigieuse surface en long et en large, et en outre bruyant. Tous, par leur agitation, semblaient avoir été envoyés pour inspirer la terreur plutôt que de raisonner », sauf l'archevêque de Trèves, « homme raffiné, doué d'éloquence et de sagesse, parlant aisément la langue française ». Ces rencontres permirent à Suger de découvrir les usages teutoniques et de se familiariser plus encore avec les habitudes diplomatiques du Saint-Siège.

L'INTENDANCE DES DOMAINES : BERNEVAL ET TOURY ; ET LES PREMIERES GUERRES

L'abbé de Saint-Denis, Adam, soucieux de redresser l'état des possessions de son monastère, confia à Suger, dont il avait pu apprécier le talent, l'intendance de la prévôté de Berneval, près de Dieppe en Normandie, sur laquelle le duc de Normandie, Henri I Beauclerc, roi d'Angleterre, exerçait des exactions : pillages, dîmes usurpées, mises en gage. De procès en procès Suger réussit à rétablir la prévôté dans ses droits. Il conservera longtemps admiration et respect pour ce roi, fils du Conquérant, pourtant ennemi de la France : « un homme vaillant, remarquable...d'une admirable grandeur. Il commença par donner au royaume une bonne organisation, conforme à la loi établie par les anciens rois, et par confirmer les coutumes antiques du royaume...la terre fit silence en sa présence ».

En 1109, à l'âge de 28 ans, Suger fut envoyé à la tête de la prévôté de Toury en Beauce : il l'administra pendant environ deux ans. Là, les enjeux étaient tout autres. Ce domaine était en effet en proie à la rapacité des châtelains du Puiset. Suger dut faire appel à Louis, désormais roi de France, avec l'aide des églises environnantes – Chartres, Sens, Fleury (Saint-Benoit-sur-Loire) – pour y mener une guerre totale contre le seigneur Hugues, « un vaurien, riche de sa propre tyrannie seulement, et celle de ses ancêtres ». Lors d'une grande réunion à Melun, autour du roi (12 mars 1111), en présence de l'abbé Adam et des prélats de la région (dont le grand juriste Yves de Chartres), on décida d'une guerre implacable. Ce n'était pour le jeune roi qu'une guerre de plus, mais pour Suger, l'expérience de la violence et du combat : « **le roi m'avait prescrit de pourvoir au soin de ce domaine. Je devais le garnir du plus grand nombre possible de chevaliers...et de fantassins ; le roi se hâte d'attaquer le château...balistes, arcs, écus, glaives...il fallait voir une pluie de flèches, le feu scintillant des heaumes qui, sous les coups reçus d'en haut, jetaient des éclairs, les boucliers étrangement brisés et troués ; les ennemis jetant sur les nôtres une grêle extraordinaire...lançant des poutres démontées, des pieux...les royaux se couvrant de planches, de vantaux...nous avons fait entasser dans des chariots du bois mêlé de graisse et de lard, matière propre à s'enflammer ; les nôtres poussaient ces chariots contre la porte pour mettre le feu.** Enfin, tandis que les chevaliers, pour défendre le château...faisaient le tour des remparts en coupant les mains de ceux qui s'accrochaient à la palissade...les murs furent rompus, l'armée du roi entra dans le

château qui fut incendié... ». Le combat eut lieu, à laquelle Suger participa. La bataille ayant repris, le roi fit crever le puits, raser l'emplacement (automne 1112).

Suger avait donc participé à ces guerres, contribuant aux assauts, aux incendies, lesquelles durent marquer durablement sa conscience, alors qu'il n'avait que 29 à 30 ans. Ce sera en « homme de sang » qu'il se confessera quand il rédigea son testament, le 17 juin 1137, peu avant la mort du roi Louis qu'il aura servi pendant tout son règne. **Au même moment, Suger entrait dans le vif de la politique internationale avec la célèbre querelle des investitures : qui, du pape ou de l'empereur, doit investir les évêques ?** En mars 1112 Suger était présent, ainsi que son abbé, au concile du Latran, où l'empereur fut excommunié. Une expérience douloureuse qui le mettait devant la question de la relation entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel : une question qui dominera toute sa pensée. Fort de ses expériences et d'une réflexion de plus en plus élaborée, il pouvait parler de « l'unité de la nation », terme qui apparaît pour la première fois dans ses écrits lors de la tentative d'invasion de la France par l'empereur.

LE VOYAGE EN ITALIE ET L'ABBATIAI

En janvier 1118 un schisme éclate dans l'Eglise de Rome. C'est Suger qui fut mandaté pour aller à l'abbaye de Maguelone accueillir le pape Gélase en fuite, et qui l'accompagna jusqu'à Cluny où le pape mourut. Le nouveau pape était l'oncle de la reine de France, Calixte II, dont Suger dit : « la lumière de la chaire pontificale se trouvait posée sur une montagne ». **C'est alors que le roi vint, accompagné de la reine, déposer à l'abbaye de Saint-Denis la couronne de son père : événement considérable, fait en présence du légat apostolique, car, en 1108, Philippe I^{er} avait été enseveli à Fleury-sur-Loire et non à Saint-Denis. Cet acte, daté de 1120, rédigé par Suger, établissait l'institution des sépultures royales à Saint-Denis, avec le legs obligatoire de la couronne et des insignes du roi défunt – au même moment Notre-Dame de Paris recevait des reliques de la Vraie Croix-**

Toute la pensée politique de Suger se trouve consignée dans cet acte, qui resserrait les liens entre l'abbaye et la couronne : « il est évident que le royaume se maintient grâce à l'Eglise de Dieu, et l'Eglise de Dieu prospère grâce au royaume temporel ».

En 1122, envoyé en ambassade en Italie, on ne sait pourquoi, sur l'ordre du roi, Suger rencontre le pape à Bitonto, dans les Pouilles, et c'est à son retour que, prévenu par un songe, **le 19 février (comme lors de l'élection de Didier du Mont-Cassin) il apprit par un messager le décès de son abbé Adam et sa propre élection à l'abbatiai : « reçu dans une maison de campagne, Suger, s'étant remis au lit tout habillé après mâtines, se vit, dans un demi-sommeil, en pleine mer, seul sur une petite embarcation, sans rames, soulevé par les vagues et flottant : « frappé d'une affreuse peur de faire naufrage, je ne cessais de solliciter de mes cris la divinité. Tout à coup une brise douce et paisible...remettait dans la bonne direction la proue déjà menacée de ma pauvre embarcation, laquelle, abordant avec une rapidité inimaginable, atteignait la tranquillité du port ».** Alors...je m'étais remis en route tout en méditant...pour me rappeler la vision et tâcher de l'interpréter... quand, brusquement nous rencontrâmes un de nos serviteurs... me prenant à part, il m'apprit le décès de monseigneur l'abbé Adam et nous annonça que... d'un commun accord il a été fait élection de notre propre personne ». Alors, ayant obtenu l'approbation du roi, il rentra paisiblement à Saint-Denis, comme la barque avait atteint la tranquillité du port.

LE SEJOUR EN ITALIE. L'ABBAYE, SYMBOLE DE L'EGLISE ET DU POUVOIR

La première décision importante que prit Suger, en sa qualité d'abbé, fut de se rendre, en 1123, à Rome, en reconnaissance pour la bienveillance que le Saint-Siège lui avait jusque-là manifesté : il y resta six mois. **Fort bien reçu par le pape Calixte, il assista au grand concile du Latran en vue du règlement de la querelle des investitures (18-30 mars 1123) puis il visita, en compagnie du pape, diverses églises de Rome et des régions du sud, en Campanie : « nous passâmes six mois à visiter divers sanctuaires » : Saint-Barthélemy du Bénévent, Sait-Mathieu de Salerne, Saint-Nicolas de Bari, les Saints -Angeles du Mont-Gargan..., églises construites par des prélats normands, maitres des lieux, ou imprégnés de culture normande.**

Mais Suger fut particulièrement impressionné, à Saint-Benoit du Mont-Cassin par les souvenirs de de l'abbé Didier (1058-1087, le futur pape Victor III), grand prélat, légat apostolique, ambassadeur et pardessus tout grand constructeur : l'église du Mont-Cassin était composée de trois vaisseaux séparés par dix colonnes provenant de la Rome antique, trois absides, trois portails d'entrée dont la porte principale de bronze, provenant de Constantinople ; le sanctuaire surélevé, l'élévation en arcs brisés et voûtes d'arêtes, le pavement couvert d'inscriptions, la façade pourvue de deux tours. Une église enrichie d'une quantité considérable d'ornements. Ces travaux durèrent trois ans et trois mois (allusion à la Trinité) et la consécration fut très solennelle : **l'abbé Didier du Mont-Cassin, sa personne et toute son œuvre fascinèrent Suger au point qu'il en fit son modèle.** Son long séjour en Campanie représentait pour lui un enseignement par l'image ; il orienta si profondément son action à venir que tout le programme cassinien se retrouve dans l'abbatiale qu'il allait bientôt reconstruire.

Rentré à Saint-Denis puis rappelé par le pape l'année suivante « afin de nous honorer davantage et ainsi de nous exalter », -probablement pour l'élever à l'épiscopat- Suger, arrivé à Lucques, apprit sa mort : « là-dessus nous rebroussâmes chemin. Il ne put donc pas obtenir la promotion promise et devait donc rester abbé de Saint-Denis. **Il prit désormais en mains le destin de son église dans toutes ses dimensions: abbaye royale, telle Saint-Pierre en France, nécropole des rois symbole du pouvoir, dépositaire des attributs du royaume et prétendue suzeraine du roi pour le Vexin,** car il fallait en outre assujettir en quelque sorte la couronne à l'abbaye : en 1124, quand l'empereur Henri V, roi de Germanie, solidement appuyé par l'Angleterre, sinon poussée par elle, menaça d'envahir le royaume de France, le roi vint lever sur le grand autel de Saint-Denis, des mains de l'abbé, la bannière du Vexin « un fief qu'il tenait de l'abbaye et pour lequel, s'il n'avait été roi, il eût dû prêter hommage à Saint-Denis » : une vassalité qui ne fut jamais reconnue : il s'agissait de l'oriflamme qui devint le symbole de l'unité nationale, saint Denis « étant le patron spécial et, après Dieu, le protecteur sans pareil du royaume ». Pour achever de lier la couronne à l'abbaye il fallait que celle-ci fût également dépositaire de la mémoire des rois et garante de la stabilité du royaume, fondée sur la continuité des trois dynasties : mérovingienne, carolingienne, capétienne, et de la légitimité des rois. Pour cela l'abbé prit, dès la première année de sa prélature, des mesures destinées à affermir cette continuité : dès 1108 déjà, l'abbé Adam avait fondé l'anniversaire du roi mérovingien Dagobert : une charte rédigée par Suger.

En 1124, au plus tard, il fondait, avec son propre anniversaire, celui de Louis VI, roi capétien, alors qu'il régnait et avait encore treize ans à vivre. **Enfin, dans sa grande ordonnance de 1140 il fondait l'anniversaire de Charles le Chauve, « troisième empereur », carolingien : les trois dynasties étaient ainsi réunies dans la vie et la liturgie de l'abbaye, Dagobert étant, à tort, considéré par l'abbé comme le fondateur de Saint-Denis.**

LES PREPARATIFS A LA CONSTRUCTION. L'ACCIDENT DU PRINCE PHILIPPE

Désormais l'abbé pouvait se consacrer pleinement à son projet d'agrandissement et à l'embellissement de son église. Pour cela, dès 1125, il augmenta les revenus du temporel de l'abbaye : récupérer les biens perdus, les droits négligés, acquérir et recouvrer des propriétés telles que le prieuré d'Argenteuil où Héloïse avait été élevée puis ramenée par Abélard, constructions d'édifices, rendements accrus, réserves d'or, d'argent et de pierres précieuses. Son action s'exerça dans tous les sens pour faire face aux immenses dépenses de reconstruction de l'abbatiale dans toute sa splendeur, dont il fallait qu'elle rivalise avec l'église de Rome, « telle le siège de Saint-Pierre ».

En 1130, à la mort du pape Honorius II un schisme éclate dans l'Eglise : le choix d'Innocent II, bien qu'élus illégalement, s'imposa grâce à la propagande de Bernard de Clairvaux dans toute l'Europe.

En 1131 Innocent II se rendit en grande pompe à Saint-Denis.

Le 13 octobre 1131 un grand malheur frappa le roi et la couronne, « inouï dans le royaume de France » : le fils aîné du roi, Philippe, âgé de 13/14 ans, déjà couronné, chevauchait place de Grève (actuelle place de l'Hôtel-de-Ville) quand son cheval, ayant heurté un porc qui lui coupait le passage, tomba lourdement, jetant le jeune cavalier sur une grosse pierre, le foulant aux pieds et l'écrasant sous le poids de son corps. Transporté à demi-mort dans la maison la plus proche, il rendit l'esprit à la tombée de la nuit. Après avoir souligné l'immense douleur de son père et de sa mère, Suger s'employa à ce que le jeune prince royal, étant déjà couronné, fût inhumé comme roi dans l'Eglise de Saint-Denis, dans « la

sépulture des rois », à gauche de l'autel de la Sainte Trinité en, présence de nombreux prélats et des Grands du royaume. Suger, aux côtés du roi, veillait au grain : il fallait assurer la succession de la couronne, prévenir les prétentions des Grands en respectant la coutume capétienne du couronnement du fils aîné du roi du vivant de son père. Il conseilla donc vivement à Louis de faire « couronner du diadème royal et oindre de la sainte liqueur » son deuxième fils Louis (le futur Louis VII), alors âgé de dix ans : le 25 octobre à Reims, en présence du pape Innocent. **Suger venait de perdre, une fois de plus, toute illusion d'obtenir pour son abbaye le sacre de rois.**

Les années 1125-1135 furent pour l'abbé, alors en pleine maturité, celles de la prise en mains des affaires de son monastère et de celles du service du roi, d'un royaume désormais en paix. Pour participer au mieux aux affaires du gouvernement, en se logeant au plus près du Palais Royal, alors situé dans la Cité, il acquit une maison proche de la porte Saint-Merry. Il était alors devenu l'intime du roi quand celui-ci tomba gravement malade, à La Charité-sur-Loire, en Novembre 1135 : Suger se rendit à son chevet, assista à sa confession et reçut de ses mains des pièces de son trésor (en particulier la hyacinthe de la grand-mère du roi, Anne de Kiev. Au même moment mourait, le 1^o décembre, le roi d'Angleterre, Henri I^o.

LES PREMIERES CONSTRUCTIONS

Pour ouvrir cet immense chantier qui devait occasionner, de graves perturbations dans la vie des moines, il fallait présenter tout d'abord une justification, certes matérielle, mais aussi morale et spirituelle : Dagobert (1129-1139), « fondateur » de l'église de Saint-Denis, fuyant la colère de son père Clotaire II, trouva refuge sur les lieux où reposaient les trois martyrs, Denis, Rustique et Eleuthère : ils lui apparurent en songe et lui promirent leur aide. Dans un élan d'amour Dagobert ordonna que soit construite la basilique des saints. Une construction admirable, enrichie de trésors d'or et d'argent dont elle brillait d'un éclat incomparable. **Une seule chose lui manquait : elle n'était pas aussi grande qu'il eût fallu, à l'époque de Suger, en raison de l'accroissement du nombre des fidèles les jours de fête où, remplie à l'excès, elle rejetait par toutes ses portes le trop-plein des foules ; « les femmes, écrasées dans la mêlée des hommes, poussaient des cris horribles et...soulevées au-dessus de la tête des gens, avançaient comme sur un pavement pour finir, haletantes, dans le pré du monastère. Les frères qui présentaient les reliques, succombant à leur agitation, s'enfuirent bien des fois par les fenêtres avec les reliques ».**

Fort de cet impératif, Suger commença, dès avant 1135, par l'entrée occidentale, détruisant la sépulture de Pépin qui s'était fait inhumer là, prostré, en raison, dit Suger, des péchés de son père Charles Martel. **Le récit de l'abbé commence par deux miracles** : la découverte d'une carrière très riche, près du château de Pontoise, où un certain jour, quelques volontaires sans forces réussirent, grâce aux saints martyrs, à extraire une colonne. Le deuxième miracle fut la découverte des Poutres : Suger, un jour, au retour de mâtines, partit avec ses sergents, les gardiens de la forêt, et des charpentiers, vers la forêt d'Yvelines(Rambouillet). Marchant jusqu'à l'heure de none à travers les broussailles et les buissons d'épines, dans la profondeur de la forêt et traversant la vallée de Chevreuse, il découvrit et marqua douze poutres- « juste le nombre qu'il fallait » - qu'il fit placer sur la couverture de l'avant-nef occidentale. L'abbé ne nous dit rien sur les techniques de construction de cet avant corps sinon qu'il devait être muni de deux tours (dont une seule fut construite), qu'il comportait une entrée à trois portails(symboles de la Trinité, comme au Mot-Cassin), premier « portail royal », trois portes dont la porte centrale, de bronze, représentait « la Passion, la résurrection ou plutôt l'Ascension du Sauveur » et, au-dessus, sur le tympan semi-circulaire est représenté le Christ en majesté, du jugement dernier; de chaque côté les apôtres conversant dans un dialogue apostolique. Aux pieds du Christ, de petites figures nues sortant de tombeaux représentant les élus, au centre desquels se distingue Suger, petit moine agenouillé, que l'on pouvait identifier grâce à une inscription, aujourd'hui perdue, portant la date de la consécration (1140) ainsi qu'une invitation à entrer, par la lumière intérieure, vers la vraie lumière qui est le Christ. **Le portail central de Suger est donc la porte du Salut : l'essentiel du dogme chrétien. Tout un programme, en tous points conforme à celui qu'il avait retenu de l'abbé Didier du Mont-Cassin. Suger était devenu le proche conseiller du roi, abbé d'une église qui représentait désormais « la tête**

du royaume ». Il était donc déterminé à inscrire tous ces avantages prestigieux dans la symbolique matérielle, comme le fit le pape Calixte, comme le faisait alors le pape Innocent II.

LA CONSTRUCTION DU CHEVET. SUGER ET BERNARD DE CLAIRVAUX

Dès son jeune âge, Suger avait été initié à la pensée néo-platonicienne du Pseudo-Denys, philosophe grec du V^e-VI^e siècle, dont un manuscrit se trouvait depuis le IX^e siècle dans la bibliothèque de l'abbaye. Une pensée reposant sur une théologie mystique, l'image du foyer primordial de la lumière, duquel sort un rayon qui traverse et transfigure la matière, permettant l'homme, par sa contemplation, de remonter, par le « mode anagogique », du visible à l'invisible. **Mais, plus encore, l'abbé était en contact direct et personnel avec l'illustre maître de l'école de Saint-Victor, Hugues, son exact contemporain, qui dans ses écrits et dans ses enseignements fut le promoteur des arts mécaniques :** mettre la pensée en relation avec la technique et les formes au profit de la métaphysique. On retrouve dans les écrits de Suger les mêmes idées, les mêmes tournures que l'on lit dans les textes de Hugues : clarté, géométrie, images au service d'une exégèse complexe. Tel fut le programme de l'abbé, totalement à l'encontre des vœux de Bernard de Clairvaux, tout en intégrant son œuvre dans le mouvement de réforme de l'Eglise. Suger avait quarante et un ans quand il fut sacré abbé. Désormais il identifiait sa personne à son église qu'il mettait en même temps au service de l'Etat, conseiller privilégié du roi de France. Il s'attela à réformer la vie de la communauté en rétablissant plus strictement la règle de saint Benoît, réforme qui sera consignée dans sa grande ordonnance de 1140.

On parlait beaucoup en effet du désordre dans l'abbaye : il fallait donc restaurer sa bonne réputation. Bernard de Clairvaux y veillait, d'autant plus attentivement qu'il attendait de l'abbé, « qui rendait plus à César qu'à Dieu », un service politique : écarter la famille de Garlande de l'entourage du roi, ce qu'il obtint. Mais dans les écrits de Suger Bernard n'occupe aucune place, à l'exception d'une lettre qu'il lui adressa, en 1150, l'informant de l'imminence de sa mort et l'invitant affectueusement à venir le visiter : lettre à laquelle Bernard répondit sèchement par la négative. Bernard critiquait les décorations et les ornements dans l'église, « monstres ridicules, horribles beautés et belles horreurs, peut-être utiles dans les cathédrales pour l'instruction des laïcs illettrés mais parfaitement superflus dans les cloîtres ».

Or l'abbaye de Saint-Denis n'était en rien un monastère fermé mais une église de pèlerinage qui, chaque année, à la foire du Lendit, rassemblait une foule immense. Suger ne tint aucun compte des critiques de Bernard et la querelle, si souvent évoquée par les historiens de l'art, semble n'avoir jamais existé. Dans une lettre datée de 1127 Bernard se réjouit du changement dans l'abbaye, « lieu de prière, de silence, de chants et de psaumes ». Bernard dit lui-même n'avoir jamais mis les pieds à Saint-Denis mais il attendait l'éloignement de la cour d'Etienne de Garlande, chancelier et sénéchal du roi Louis VI, qui fut disgracié en 1128. On pourrait s'étonner de ce que Suger ne touchât pas à la nef (carolingienne et non de Dagobert). La raison en était que ses murs, suivant la légende, furent consacrés par le Christ lui-même, par l'imposition de ses propres mains. Il semble toutefois, suivant des fouilles récentes, que l'abbé avait entrepris l'élargissement de la nef, mais qui devait seulement englober la précédente, mais cette transformation, entreprise après la pose des vitraux ne fut jamais achevée

Pour l'heure, il fallait remédier à l'étroitesse des lieux autour de la sépulture des saints, « la chambre de la divine propitiation », le chevet « dans lequel l'hostie perpétuelle de notre rédemption doit être sacrifiée dans le secret, loin du harcèlement des foules » : œuvre glorieuse que Dieu lui a confiée : « qui suis-je, en effet, et quelle est la maison de mon père pour avoir prétendu commencer un édifice si noble... ». **Avec l'accord de ses frères l'abbé pose la première pierre le 14 juillet : une procession tout à fait solennelle, en présence du jeune roi Louis VII portant, en tête, les reliques de la Passion : un clou et un fragment de la couronne du Christ ainsi que le bras du vieillard Siméon;** Descendus dans la fosse, le roi posa la première pierre et les autres religieux déposèrent des pierres précieuses.

Après avoir agrandi et nivelé les cryptes anciennes, Suger s'attaqua à la construction du chevet et des chapelles rayonnantes, inférieures et supérieures, usant d'instruments « géométriques et arithmétiques » afin de faire coïncider le milieu de l'ancien bâtiment avec celui du nouveau, le milieu spirituel et liturgique, le centre de la croix que formait l'église, image de l'univers cosmique et de l'expiation liturgique. **Ainsi étaient créées les deux couronnes de chapelles rayonnantes, inférieure et supérieure, rythmées par les douze colonnes-douze prophètes, douze apôtres - tout autour du déambulatoire. Au**

chevet, la lumière ininterrompue des vitraux pourrait ainsi inonder toute la beauté intérieure de l'église. Aux deux notions de longueur et de largeur, Suger ajouta celle de hauteur, par la hauteur des voûtes, et de profondeur : le sentiment total de Dieu.

La question de savoir quelle a été l'origine de ce programme trouve une réponse si l'on considère que Suger, dès sa jeunesse voyagea beaucoup, dans des régions très différentes, qu'il fit venir, pour réaliser ses constructions, comme pour les objets d'art destinés à l'ornement de son église, des artistes et des artisans « venus de différentes régions » (essentiellement du nord et de l'est), comme il le dit lui-même, qu'il fut très impressionné par la personne de l'abbé Didier du Mont-Cassin qui fut son modèle intégral, et par ses constructions, dont nous retrouvons les structures dans la nouvelle abbatale de Saint-Denis ; enfin Suger se rendit et séjourna plusieurs fois à Rome où il put méditer et contempler, à Saint-Pierre, la basilique constantinienne, de l'ère paléochrétienne, avec sa double colonnade du déambulatoire.

Un modèle analogue existait à Paris même, celui de la cathédrale Saint-Etienne, datant du VI^e siècle, à l'époque toujours présente. Il s'agit ici, dans le chevet de Suger, d'une adhésion aux traditions romaines et d'un renouveau de l'antiquité, favorisé par le grand mouvement de réforme de l'Eglise auquel Suger adhéra. Certes, il eut conscience de la nouveauté de son œuvre: harmonisation de l'opus antiquum à l'opus novum. Mais toutes ces merveilles n'auraient pu être admirées dans tout leur éclat sans l'illumination de toute l'église par les grandes baies vitrées du chevet, fleuron de toute l'œuvre de l'abbé.

LES VERRIERES

Chaque fenêtre comptait deux verrières, montées sur une architecture légère. Tout un programme iconographique composé en compartiments semi-circulaires et rectangulaires, rehaussés d'ornement végétal, filets et bordures. **Les verrières de la chapelle d'axe du chevet représentaient, à droite l'arbre de Jessé et à gauche l'enfance du Christ ; au bas était représenté Suger lui-même, avec la crosse abbatale et l'inscription de son nom : deux compositions « anagogiques » qui illustraient le thème de l'Incarnation. Dans les chapelles voisines, au nord, les scènes de l'Exode (sacrements et Rédemption) assorties d'inscriptions, et les allégories de la présence du Nouveau Testament dans l'ancien.**

Au sud, deux panneaux dont un seul subsiste : le signum Tau de la vision d'Ezéchiel : fenêtre typologique de la Rédemption, établissant une comparaison entre les scènes de la Passion de Jésus et leurs antitypes bibliques. Ces six vitraux garnissaient les chapelles du fond du chevet. Dans les chapelles extrêmes du déambulatoire furent ajoutées, quelques années plus tard, deux vitraux historiques : la légende du pèlerinage de Charlemagne en Terre-Sainte et des scènes de la première croisade. Dans ses écrits, Suger ne décrit que partiellement ces verrières.

A tous ces vitraux qui ornaient les neuf chapelles du chevet et les neuf chapelles de la crypte, auxquels s'ajoutent ceux des chapelles hautes de l'avant-corps et le grand vitrail de la façade occidentale, en tout cinquante-deux à cinquante-quatre verrières, **Suger consacra l'énorme dépense de sept cents livres et nomma un maître verrier pour leur conservation et leur réparation.** L'abbé transposait du même coup le temps en espace, depuis les portes de bronze jusqu'à l'arbre de Jessé du chevet, se faisant représenter, en moine à l'entrée, en abbé au vitrail central du chevet. C'était sa propre carrière d'homme d'Eglise qui se déroulait ainsi, du bas en haut de l'abbatale ; fier, non de sa personne mais de sa fonction, qui eut le souci de la perpétuation de son œuvre, la crainte obsessionnelle de l'oubli. : « le rappel du passé est un modèle pour l'avenir ».

La consécration, très solennelle, de l'église ainsi transformée eut lieu le dimanche 11 juin 1144, en présence du roi, avec la translation des reliques sur le maître-autel. Enfin pour assurer la « perpétuation des œuvres humaines », outre l'inscription dans la pierre, Suger voulut réaliser une œuvre « plus durable que le bronze ». C'est pourquoi, à l'âge de cinquante-six ans, il prit la plume pour honorer la mémoire de son roi qu'il avait accompagné et servi pendant les trente ans de son règne.

LA MORT DU ROI. L'EXPEDITION EN AQUITAINE

Pendant ce temps, beaucoup d'événements se produisirent à la cour. Louis VI tomba gravement malade à la Charité-sur-Loire en novembre 1135 (il avait cinquante-quatre ans). Suger se rendit à son chevet : « notre seigneur le roi Louis, quelque peu accablé sous le poids de sa corpulence...commençait à perdre

ses forces corporelles... n'eût été le perpétuel obstacle de son corps chargé de graisse il aurait triomphé de tous ses ennemis ... il aurait souhaité, poursuit l'abbé, être transporté auprès de ses protecteurs, Denis et ses compagnons et, renonçant au royaume et échangeant couronne contre couronne, l'habit de saint Benoît contre les insignes royaux, faire profession en qualité de moine ». C'était, par-là exprimer en termes clairs la substance de sa pensée : la soumission du pouvoir temporel au pouvoir spirituel, la vassalité de la couronne à l'égard de l'abbaye.

Le roi, sa maladie s'aggravant, investit son fils Louis de l'anneau et remit entre les mains de Suger la partie la plus précieuse de son trésor, dont la hyacinthe de sa grand-mère, Anne de Kiev, « fille du roi de Russie », que l'abbé planta sur la couronne d'épines du grand crucifix.

Après avoir visité l'abbaye, le roi reçut, à Béthisy, un message du duc d'Aquitaine, qui venait de mourir, offrant la main de sa fille, Aliénor, au prince Louis. Suger fut désigné, avec quelques prélats et grands du royaume, pour le conduire en grand cortège à Bordeaux, avec un ost de cinq cents chevaliers. **L'abbé, inquiet devant une telle expédition et le risque de ne plus revoir le roi au retour, décida, la veille du départ, le 17 juin 1137, de rédiger son testament (un document aujourd'hui conservé), fondant, à cette occasion, l'anniversaire de sa propre mort « jour de terreur, de calamité et de malheur ». Car l'abbé était pessimiste et tourmenté par les erreurs de sa jeunesse « en raison des nombreuses offenses que j'ai commises en ce lieu dans la jeunesse de mon âge », et par les guerres auxquelles il avait participé.**

Le dernier dimanche de juillet le prince royal épousa et couronna Aliénor. La chaleur était accablante. A Paris elle affecta gravement la santé du roi. Suger, bien qu'absent, raconte : « il voulut être transporté en l'église des saints martyrs pour s'acquitter du vœu qu'il avait fait à plusieurs reprises, mais, arrêté par la souffrance de la maladie, ce fut de cœur, d'esprit et de volonté qu'il accomplit ce qui ne lui fut pas possible de fait. Ayant répandu sur le sol un tapis de cendres en forme de croix il s'y fit déposer » et il mourut le 1er août 1137, après trente ans de règne, à l'âge de cinquante-quatre ans. Son corps fut transporté, en l'absence de l'abbé, entre les autels de la Trinité et des saints martyrs. Le jeune roi Louis revint par la Saintonge jusqu'à Poitiers où, le 8 août, il fut couronné duc d'Aquitaine. C'est alors qu'il apprit la mort de son père, et il parvint, avec les siens, à Paris, vers la fin de ce mois.

LOUIS VII LE JEUNE. SUGER ET LA COUR.

Louis VI laissait à sa descendance un royaume florissant. Le jeune roi n'avait alors que dix-sept ans. On ne sait si Suger participa à son éducation mais on sait que jusque-là le jeune prince se destinait à une carrière ecclésiastique, probablement monastique. C'est donc par nécessité qu'il se retrouva à la tête d'un royaume puissant et dans un monde en pleine mutation. **L'âme de la cour ce fut l'abbé dont un chroniqueur contemporain écrit qu'« il était hors pair dans la gestion des affaires séculières et très éminent dans la science des lettres ».** Il dominait de son autorité la reine mère Adélaïde et le sénéchal Raoul de Vermandois, à la cour où le climat était tendu.

Le jeune roi, inexpérimenté et trop impulsif, souvent violent, commit une série de maladroites qui faillit mettre le royaume dans l'instabilité. Suger réussit à écarter la reine mère et le sénéchal de la cour. Après une chevauchée à travers le royaume, qui lui permit de recueillir l'hommage de ses vassaux, la révolte de la Vendée, puis celle de la commune de Poitiers obligea le roi, anxieux, à appeler en urgence l'abbé qui rétablit la paix, imposant à Louis une conduite de sagesse : les premières années du règne furent maladroites et confuses, envahies par des luttes d'influence ; ce qui fit dire au pape Innocent II : « ce roi est un enfant dont l'éducation est à faire. Il faut l'empêcher de prendre de mauvaises habitudes ». La voix de l'abbé de Saint-Denis n'était plus entendue. Il semble s'être quelque peu retiré de la cour. **Outre les travaux de construction qui battaient leur plein, Suger était fort occupé par la réforme de la vie des moines, pour laquelle il rédigea, en 1140, la « grande ordonnance, rappelant, à cette occasion, l'anniversaire du roi Dagobert, « fondateur de l'abbaye », fondée par l'abbé Adam mais dont il avait rédigé la charte, celle qu'il avait fondée du roi défunt Louis VI, et restaurant la mémoire de Charles le Chauve, « troisième empereur ». Trois dynasties désormais présentes dans la liturgie de l'abbaye, dans une perspective historique de l'histoire des rois.**

Or un autre drame survint à la cour : Louis VII, pour défendre certains droits successoraux, envahit la Champagne (automne 1142), mit le siège devant Vitry- en Perthois (Vitry-le-François), mit le feu dans

toute la ville, le château et l'église où s'étaient réfugiés mille cinq cents habitants qui périrent : le roi pleura mais continua à incendier. Se trouvant dans l'impasse : un accord fut conclu avec le comte de Champagne, Thibaud, grâce aux deux membres les plus modérés du conseil royal, l'abbé Suger et son ami Joscelin de Vierzy, évêque de Soissons, qui eurent à régler les négociations : la dernière conférence eut lieu à Saint-Denis le 22 avril 1144, moins de deux mois avant la consécration de la nouvelle basilique (11 juin 1144). Suger avait passé ces premières années de règne à voler au secours du roi, à se mettre plus encore au service de la couronne, renforçant toujours plus le lien unissant le roi et le monastère dans la continuité des trois dynasties.

Au point culminant de sa propre carrière, il se mit, lui et son abbaye, au service de la royauté dans une œuvre « plus durable que le bronze » : **il se mit à écrire la vie de Louis VI le Gros, qu'il avait servi tout au long de son règne : une succession d'épisodes des actions du roi : « celui que nous aimions, dont aucune vicissitude des temps ne pourra effacer le souvenir ».** ; sorte de « miroir des princes », probablement à l'intention du jeune roi, un récit vivant, animé, souvent pittoresque, chargé d'émotion, d'un homme « qui écrivait aussi vite qu'il parlait », dira son biographe, véritable texte littéraire, digne matrice d'où sortiront bientôt, à Saint-Denis, « les Grandes Chroniques de France ».

Pour l'heure, le roi, assagi, au retour d'une chevauchée victorieuse en Normandie, se rendit avec son épouse Aliénor, à Saint-Denis, pour participer aux cérémonies très solennelles de la consécration de l'abbatiale le 11 juin 1144. C'était en ce jour le triomphe de l'abbé ; le conseiller désormais le plus influent pour imposer à la cour une royauté plus sage, plus posée, celle du roi défunt dont il venait de donner, par écrit, le modèle.

LA DEUXIEME CROISADE. LA REGENCE.

Louis était très pieux. Passée l'impétuosité de la jeunesse, c'était un roi dévot, « un moine couronné », suivant le mot de son épouse, Aliénor. **Or parvint en occident, par la voix du pape Eugène III (novembre 1145), la nouvelle d'un grand désastre en Asie Mineure : la chute du comté d'Édesse entre les mains de l'Atabeg de Mossoul, Zengi, profitant des rivalités entre les princes d'Édesse et d'Antioche, que tenait Raymond de Poitiers, oncle de la reine, menacé lui-même par la chute d'Alep, le 25 décembre. Le roi, dans une cour plénière réunie à Bourges, annonce son intention de prendre la croix : démarche pénitentielle qui se transforma en expédition militaire ;**

Suger y fut ouvertement hostile. A l'assemblée réunie par le roi à Etampes (février 1147), Bernard de Clairvaux, favorable à l'entreprise, désigna le comte de Nevers et l'abbé de Saint-Denis pour prendre la régence en l'absence du roi. Tous deux refusèrent, mais le pape, en visite à l'abbaye, en décida autrement. **Suger fut donc nommé régent du royaume, avec Samson, évêque de Reims et Raoul de Vermandois, qui ne furent d'aucun secours. Le 18 juin 1147 le roi leva l'étendard à Saint-Denis et partit, avec un moine de l'abbaye désigné par Suger, Eudes de Deuil, qui sera l'historiographe de la croisade.** Suger seul, investi par le pape du privilège de croisade, fit face à la situation au-delà de toute espérance. La correspondance conservée, hélas trop peu nombreuse qu'il échangea avec le roi, alors en Orient, en porte témoignage.

Envoyant des subsides à l'armée croisée, administrant le royaume, mâtant la rébellion des Grands et la prolifération des bandes de routiers, restaurant les palais royaux, portant à la fois « le glaive temporel et le glaive spirituel », sorte de légat pontifical, l'abbé était préoccupé par le déroulement de la croisade -qui fut un véritable désastre- et par le retour du roi qui tardait.

En même temps circulaient des rumeurs malveillantes, qui troublèrent un instant la réputation du régent et qui parvenaient aux oreilles du roi. **Deux lettres adressées au roi nous permettent de prendre la mesure de l'inquiétude de l'abbé pour la personne du roi et du danger que courait le royaume en son absence (avril 1149) :** « nous ne pouvons en aucune façon décrire de combien de soupirs et de larmes nous accompagnons l'absence de votre personne...quel esprit ne serait pas ébranlé par l'absence si longue, si insupportable d'un si grand seigneur ; une absence qui terrifie par la peur de la disparition. Nous souhaitons disparaître avant vous ou avec vous, (puis, le tutoyant et lui parlant comme à un fils) « cependant, pour te parler par la voix de ton royaume, très cher roi et seigneur, quel obstacle y a-t-il et pourquoi nous fuis-tu ? Si vraiment tu as supporté des maux ...intolérables lorsque tu peinais très durement dans les pays d'orient, par quelle cruauté oses-tu rester parmi les barbares ? Ceux qui

troublent le royaume sont de retour, et toi, tu vis en exil, comme retenu captif. Tu as livré la brebis au loup, tu as exposé le royaume aux voleurs. Nous adjurons ta bonté, nous te conjurons de ne pas rester là-bas au-delà des fêtes de Pâques... j'étais vieux mes ces soucis m'ont fait vieillir davantage, soucis pour lesquels je me serais épuisé dans aucun intérêt personnel et en aucun cas, si ce n'était pour l'amour de Dieu et de vous-même. Au sujet de la reine, nous nous permettons de vous louer...de ce que vous dissimuliez l'amertume de votre cœur... jusqu'à ce que, Dieu aidant, vous reveniez dans votre royaume et preniez des dispositions sur cette affaire », et il lui recommande de ne prendre aucune décision précipitée. Le roi, de son côté, informe l'abbé du déroulement de l'expédition : Hongrie, Constantinople, Antioche, graves dommages et embuscades dressées par les mercenaires en raison de la perfidie de l'empereur et de la part des Turcs. Il lui mande de lui envoyer des subsides par l'intermédiaire des Templiers, dont il craint la mauvaise réputation. Par une lettre du 29 juillet 1149 il lui annonce qu'il a débarqué en Calabre, où il a dû attendre l'arrivée de la reine, malade, puis a rendu visite au roi Roger de Sicile et s'est rendu à Rome (octobre-novembre), et lui demande devenir à sa rencontre afin de parler des bruits répandus dans le royaume. La rencontre dut avoir eu lieu à Cluny.

LES DERNIERES ANNEES.

A son retour de Terre-Sainte le roi sut reconnaître à Suger tout le mérite de sa remarquable gestion du royaume, dont sa propre autorité se trouvait grandie. L'influence de l'abbé continua de s'exercer jusqu'à la fin. Guillaume, son biographe, écrira : « le prince le vénérait comme un père et le craignait comme un pédagogue...dépourvu de toute cupidité, humble dans le bonheur, paisible dans les tempêtes, il était en tous points plus grand qu'il ne paraissait convenir à un si petit corps », car il était en effet doté d'un corps petit et gracile. Sa nourriture était moyenne, il ne mangeait pas de viande et ne buvait de vin, coupé d'eau, qu'en hiver. **Il partageait toujours ses repas avec les pauvres. Il s'était fait construire, pour se retirer du monde, une minuscule cellule attenante à l'abbatiale, d'une extrême pauvreté, où il reposait sur un lit fait de paille et d'étoffe grossière.** La sobriété de sa vie lui permit d'atteindre la vieillesse. Son biographe poursuit : « quel est, en effet le roi chrétien qui, ayant entendu parler de sa grandeur d'âme...n'a pas désiré bénéficier de sa conversation, se pourvoir de ses conseils ? Le très puissant roi d'Angleterre, Henri, le constitua son médiateur et son agent de paix auprès du roi de France, Louis, et chaque fois que, pour la paix de l'un et de l'autre royaume, il l'approchait, le roi, contrairement à son habitude, sortait du palais pour aller à sa rencontre et s'empressait de l'embrasser...j'ai vu, Dieu m'en est témoin, j'ai vu parfois le roi de France se tenir, entouré de la couronne des Grands, auprès de lui qui était assis respectueusement sur un modeste escabeau, et qui leur dictait les ordres comme à des inférieurs, tandis qu'ils étaient suspendus à ses paroles avec une attention totale et, l'entretien terminé, comme il voulait raccompagner le roi, celui-ci ne le laissa pas quitter sa place ni se lever de son siège. J'aurais dit ces choses afin que les jaloux sachent ... de quelle faveur il jouissait auprès du roi, de quelle considération auprès des Grands ».

Désormais, affligé par la fatigue d'une immense et très longue activité, il eut encore la force de mener son dernier combat : défendre le royaume contre le roi lui-même : en juillet-août 1150 il lui écrivit une très belle lettre, lui exposant tous les dangers qui menaçaient le royaume : « nous supplions la grandeur de la majesté royale de ne pas se précipiter dans une guerre contre le comte d'Anjou que vous avez fait duc de Normandie », luttant de toutes ses forces pour le maintien de la paix, lui recommandant de ne pas divorcer de la reine Aliénor et perdre ainsi le duché d'aquitaine. Ce ne fut donc pas sans raisons que le roi lui rendit grâce à partir de son retour de Terre-Sainte : « il l'aima, et la fin a prouvé à quel point il l'aima ; il lui rendit grâce vivant et mort. A partir de ce moment-là il fut appelé, tant par le peuple que par le prince « Père de la Patrie » », une titulature inaugurée par l'empereur Auguste, la plus prestigieuse que pût porter un empereur romain. L'abbé mourut le 13 janvier 1151, laissant derrière lui une œuvre immense.

A peine plus d'un an après la mort de celui sur qui avait pesé pendant si longtemps le souci de la « respublica », tous les dangers qu'il avait pressentis et qu'il avait su éviter vont devenir réalité. Les germes de la guerre de Cent Ans apparaissent, qui plongeront la France dans trois siècles de durs combats, de misère et de malheurs.